6 *bis*

L'école[1]

[a]Celui-là n'avait pas connu son père, mais il lui en parlait souvent sous une forme un peu mythologique, et, dans tous les cas, à un moment précis, il avait su remplacer ce père. C'est pourquoi Jacques ne l'avait jamais oublié, comme si, n'ayant jamais éprouvé réellement l'absence d'un père qu'il n'avait pas connu, il avait reconnu cependant inconsciemment, étant enfant d'abord, puis tout au long de sa vie, le seul geste paternel, à la fois réfléchi et décisif, qui fût intervenu dans sa vie d'enfance. Car Monsieur Bernard, son instituteur de la classe du certificat d'études, avait pesé de tout son poids d'homme, à un moment donné, pour modifier le destin de cet enfant dont il avait la charge, et il l'avait modifié en effet.

Pour le moment, Monsieur Bernard était là devant Jacques dans son petit appartement des tournants Rovigo, presque au pied de la Casbah,

a. Transition avec 6 ?

1. Voir en annexe, p. 313-315, le feuillet II que l'auteur avait intercalé entre les pages 68 et 69 du manuscrit.

un quartier qui dominait la ville et la mer, occupé par des petits commerçants de toutes races et de toutes religions, où les maisons sentaient à la fois les épices et la pauvreté. Il était là, vieilli, le cheveu plus rare, des taches de vieillesse derrière le tissu maintenant vitrifié des joues et des mains, se déplaçant plus lentement que jadis, et visiblement content dès qu'il pouvait se rasseoir dans son fauteuil de rotin, près de la fenêtre qui donnait sur la rue commerçante et où pépiait un canari, attendri aussi par l'âge et laissant paraître son émotion, ce qu'il n'eût pas fait auparavant, mais droit encore, et la voix forte et ferme, comme au temps où, planté devant sa classe, il disait : « En rangs par deux. Par deux ! Je n'ai pas dit par cinq ! » Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré en même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage, jusqu'à ce que, les rangs enfin réguliers et immobiles, les enfants silencieux, un « Entrez maintenant, bande de tramousses » les libérait, leur donnant le signal du mouvement et d'une animation plus discrète que Monsieur Bernard, solide, élégamment habillé, son fort visage régulier couronné de cheveux un peu clairsemés mais bien lisses, fleurant l'eau de Cologne, surveillait avec bonne humeur et sévérité.

L'école se trouvait dans une partie relativement neuve de ce vieux quartier, parmi des maisons à un ou deux étages construites peu après la guerre de 70 et des entrepôts plus récents et qui avaient fini par relier la rue principale du quartier où se

trouvait la maison de Jacques à l'arrière-port d'Alger où se trouvaient les quais aux charbons. Jacques se rendait donc à pied, deux fois par jour, à cette école qu'il avait commencé de fréquenter à l'âge de quatre ans dans la section maternelle dont il ne gardait aucun souvenir, sinon celui d'un lavabo de pierre sombre qui occupait tout le fond du préau couvert et où il avait atterri un jour tête la première, pour se relever couvert de sang, l'arcade sourcilière ouverte, au milieu de l'affolement des institutrices, et il avait fait connaissance alors avec les agrafes, qu'on lui avait à peine enlevées, à vrai dire, qu'il fallait les lui replacer sur l'autre arcade sourcilière, son frère ayant imaginé de le coiffer à la maison d'un vieux melon qui l'aveuglait et d'un vieux manteau qui entravait ses pas, si bien qu'il se retrouva la tête contre un des moellons descellé du carrelage et dans le sang à nouveau. Mais déjà il allait à la maternelle avec Pierre, d'un an ou presque plus âgé que lui, qui habitait dans une rue proche avec sa mère veuve de guerre elle aussi et devenue employée des postes, et deux de ses oncles qui travaillaient au chemin de fer. Leurs familles étaient vaguement amies, ou comme on l'est dans ces quartiers, c'est-à-dire qu'on s'estimait sans presque jamais se rendre visite et qu'on était très décidé à s'aider les uns les autres sans presque jamais en avoir l'occasion. Seuls les enfants étaient devenus véritablement amis, depuis ce premier jour où, Jacques portant encore une robe et confié à Pierre, conscient de ses culottes et de son devoir d'aîné, les deux enfants étaient allés ensemble à l'école

un quartier qui dominait la ville et la mer, occupé par des petits commerçants de toutes races et de toutes religions, où les maisons sentaient à la fois les épices et la pauvreté. Il était là, vieilli, le cheveu plus rare, des taches de vieillesse derrière le tissu maintenant vitrifié des joues et des mains, se déplaçant plus lentement que jadis, et visiblement content dès qu'il pouvait se rasseoir dans son fauteuil de rotin, près de la fenêtre qui donnait sur la rue commerçante et où pépiait un canari, attendri aussi par l'âge et laissant paraître son émotion, ce qu'il n'eût pas fait auparavant, mais droit encore, et la voix forte et ferme, comme au temps où, planté devant sa classe, il disait : « En rangs par deux. Par deux ! Je n'ai pas dit par cinq ! » Et la bousculade cessait, les élèves, dont Monsieur Bernard était craint et adoré en même temps, se rangeaient le long du mur extérieur de la classe, dans la galerie du premier étage, jusqu'à ce que, les rangs enfin réguliers et immobiles, les enfants silencieux, un « Entrez maintenant, bande de tramousses » les libérait, leur donnant le signal du mouvement et d'une animation plus discrète que Monsieur Bernard, solide, élégamment habillé, son fort visage régulier couronné de cheveux un peu clairsemés mais bien lisses, fleurant l'eau de Cologne, surveillait avec bonne humeur et sévérité.

L'école se trouvait dans une partie relativement neuve de ce vieux quartier, parmi des maisons à un ou deux étages construites peu après la guerre de 70 et des entrepôts plus récents et qui avaient fini par relier la rue principale du quartier où se

trouvait la maison de Jacques à l'arrière-port d'Alger où se trouvaient les quais aux charbons. Jacques se rendait donc à pied, deux fois par jour, à cette école qu'il avait commencé de fréquenter à l'âge de quatre ans dans la section maternelle dont il ne gardait aucun souvenir, sinon celui d'un lavabo de pierre sombre qui occupait tout le fond du préau couvert et où il avait atterri un jour tête la première, pour se relever couvert de sang, l'arcade sourcilière ouverte, au milieu de l'affolement des institutrices, et il avait fait connaissance alors avec les agrafes, qu'on lui avait à peine enlevées, à vrai dire, qu'il fallait les lui replacer sur l'autre arcade sourcilière, son frère ayant imaginé de le coiffer à la maison d'un vieux melon qui l'aveuglait et d'un vieux manteau qui entravait ses pas, si bien qu'il se retrouva la tête contre un des moellons descellé du carrelage et dans le sang à nouveau. Mais déjà il allait à la maternelle avec Pierre, d'un an ou presque plus âgé que lui, qui habitait dans une rue proche avec sa mère veuve de guerre elle aussi et devenue employée des postes, et deux de ses oncles qui travaillaient au chemin de fer. Leurs familles étaient vaguement amies, ou comme on l'est dans ces quartiers, c'est-à-dire qu'on s'estimait sans presque jamais se rendre visite et qu'on était très décidé à s'aider les uns les autres sans presque jamais en avoir l'occasion. Seuls les enfants étaient devenus véritablement amis, depuis ce premier jour où, Jacques portant encore une robe et confié à Pierre, conscient de ses culottes et de son devoir d'aîné, les deux enfants étaient allés ensemble à l'école

maternelle. Ils avaient ensuite parcouru ensemble la série des classes jusqu'à celle du certificat d'études, où Jacques entra à neuf ans. Pendant cinq années, ils avaient fait quatre fois le même parcours, l'un blond, l'autre brun, l'un placide, l'autre bouillant, mais frères par l'origine et le destin, bons élèves tous les deux, et en même temps joueurs infatigables. Jacques brillait plus en certaines matières, mais sa conduite, et son étourderie, son désir de paraître aussi qui le poussait à mille sottises, redonnaient l'avantage à Pierre, plus réfléchi et plus secret. Si bien qu'ils prenaient tour à tour la tête de leur classe, sans songer à en tirer des plaisirs de vanité, au contraire de leurs familles. Leurs plaisirs à eux étaient différents. Le matin, Jacques attendait Pierre au bas de sa maison. Ils partaient avant le passage des boueux, ou plus exactement de la charrette attelée d'un cheval couronné que conduisait un vieil Arabe. Le trottoir était encore mouillé de l'humidité de la nuit, l'air venu de la mer avait un goût de sel. La rue de Pierre, qui conduisait au marché, était jalonnée de poubelles, que des Arabes ou des Mauresques faméliques, parfois un vieux clochard espagnol, avaient crochetées à l'aube, trouvant encore à prendre dans ce que des familles pauvres et économes dédaignaient assez pour le jeter. Les couvercles de ces poubelles étaient généralement rabattus, et à cette heure de la matinée les chats vigoureux et maigres du quartier avaient pris la place des loqueteux. Il s'agissait pour les deux enfants d'arriver assez silencieusement derrière les poubelles pour rabattre brusquement le

couvercle sur le chat qui se trouvait dans la poubelle. Cet exploit n'était pas commode, car les chats nés et grandis dans un quartier pauvre avaient la vigilance et la prestesse des bêtes habituées à défendre leur droit de vivre. Mais parfois, hypnotisé par une trouvaille appétissante et difficile à extraire du monceau d'ordures, un chat se laissait surprendre. Le couvercle se rabattait avec bruit, le chat poussait un hurlement de frayeur, jouait convulsivement du dos et des griffes, et parvenait à soulever le toit de sa prison de zinc, à s'en extraire, le poil hérissé de frayeur, et à détaler comme s'il avait une meute de chiens à ses trousses, au milieu des éclats de rire de ses bourreaux fort peu conscients de leur cruauté[a].

À vrai dire, ces bourreaux étaient aussi inconséquents puisqu'ils poursuivaient de leur détestation le capteur de chiens, surnommé par les enfants du quartier Galoufa[1] (qui en espagnol...). Ce fonctionnaire municipal opérait à peu près à la même heure, mais, selon les nécessités, il faisait aussi des tournées d'après-midi. C'était un Arabe habillé à l'européenne, qui se tenait ordinairement à l'arrière d'un étrange véhicule attelé de deux chevaux, conduit par un vieil Arabe impassible. Le corps de la voiture était constitué par une sorte de cube de bois, sur la longueur duquel on avait ménagé, de chaque côté, une double rangée

a. Exotisme la soupe aux pois.

1. L'origine de ce nom provenait de la première personne qui avait accepté cette fonction et qui se nommait réellement Galoufa.

de cages aux solides barreaux. L'ensemble offrait seize cages, dont chacune pouvait contenir un chien, qui se trouvait alors coincé entre les barreaux et le fond de la cage. Juché sur un petit marchepied à l'arrière de la voiture, le capteur avait le nez à la hauteur du toit des cages et pouvait ainsi surveiller son terrain de chasse. La voiture roulait lentement à travers les rues mouillées qui commençaient à se peupler d'enfants en route vers l'école, de ménagères allant chercher leur pain ou leur lait, en peignoirs de pilou ornés de fleurs violentes, et de marchands arabes regagnant le marché, leurs petits éventaires pliés sur l'épaule et tenant de l'autre main un énorme couffin de paille tressée qui contenait leurs marchandises. Et tout d'un coup, sur un appel du capteur, le vieil Arabe tirait les rênes en arrière et la voiture s'arrêtait. Le capteur avait avisé une de ses misérables proies, qui creusait fébrilement une poubelle, jetant régulièrement des regards affolés en arrière, ou bien encore trottant rapidement le long d'un mur avec cet air pressé et inquiet des chiens mal nourris. Galoufa saisissait alors sur le sommet de la voiture un nerf de bœuf terminé par une chaîne de fer qui coulissait par un anneau le long du manche. Il avançait du pas souple, rapide et silencieux du trappeur vers la bête, la rejoignait et, si elle ne portait pas le collier qui est la marque des fils de famille, courait vers lui[1] avec une brusque et étonnante vélocité, et lui passait autour du cou son arme qui fonctionnait alors comme un lasso

1. *Sic.*

de fer et de cuir. La bête, étranglée d'un seul coup, se débattait follement en poussant des plaintes inarticulées. Mais l'homme [la] traînait rapidement jusqu'à la voiture, ouvrait l'une des portes-barreaux et, soulevant le chien en l'étranglant de plus en plus, le jetait dans la cage en ayant soin de faire repasser le manche de son lasso à travers les barreaux. Le chien capturé, il redonnait du jeu à la chaîne de fer et libérait le cou du chien maintenant captif. Du moins, les choses se passaient ainsi quand le chien ne recevait pas la protection des enfants du quartier. Car tous étaient ligués contre Galoufa. Ils savaient que les chiens capturés étaient menés à la fourrière municipale, gardés pendant trois jours, passés lesquels, si personne ne venait les réclamer, les bêtes étaient mises à mort. Et quand ils ne l'auraient pas su, le pitoyable spectacle de la charrette de mort rentrant après une tournée fructueuse, chargée de malheureuses bêtes de tous les poils et de toutes les tailles, épouvantées derrière leurs barreaux et laissant derrière la voiture un sillage de gémissements et de hurlements à la mort, aurait suffi à les indigner. Aussi, dès que la voiture cellulaire apparaissait dans le quartier, les enfants se mettaient en alerte les uns les autres. Ils se répandaient eux-mêmes dans toutes les rues du quartier pour traquer les chiens à leur tour, mais afin de les chasser dans d'autres secteurs de la ville, loin du terrible lasso. Si, malgré ces précautions, comme il arriva plusieurs fois à Pierre et à Jacques, le capteur découvrait un chien errant en leur présence, la tactique était toujours la même. Jacques et Pierre, avant que le chas-

seur ait pu approcher suffisamment son gibier, se mettaient à hurler : « Galoufa, Galoufa » sur un mode si aigu et si terrible que le chien détalait de toute sa vitesse et se trouvait hors de portée en quelques secondes. À ce moment, il fallait que les deux enfants fissent eux-mêmes la preuve de leurs dons pour la course de vitesse, car le malheureux Galoufa, qui recevait une prime par chien capturé, fou de rage, les prenait en chasse en brandissant son nerf de bœuf. Les grandes personnes aidaient généralement leur fuite, soit en gênant Galoufa, soit en l'arrêtant tout droit et en le priant de s'occuper des chiens. Les travailleurs du quartier, tous chasseurs, aimaient les chiens ordinairement et n'avaient aucune considération pour ce curieux métier. Comme disait l'oncle Ernest : « Lui feignant ! » Au-dessus de toute cette agitation, le vieil Arabe qui conduisait les chevaux régnait, silencieux, impassible, ou, si les discussions se prolongeaient, se mettait tranquillement à rouler une cigarette. Qu'ils aient capturé des chats ou délivré des chiens, les enfants se hâtaient ensuite, pèlerines au vent si c'était l'hiver, et faisant claquer leurs spartiates (appelées mevas) si c'était l'été, vers l'école et le travail. Un coup d'œil aux étalages de fruits en traversant le marché, et selon la saison des montagnes de nèfles, d'oranges et de mandarines, d'abricots, de pêches, de mandarines[1], de melons, de pastèques défilaient autour d'eux qui ne goûteraient, et en quantité limitée, que les moins chers d'entre eux ; deux ou trois

1. *Sic.*

passes à cheval d'arçons sans lâcher le cartable, sur le gros bassin vernissé du jet d'eau, et ils filaient le long des entrepôts du boulevard Thiers, encaissaient en pleine figure l'odeur d'oranges qui sortait de l'usine où on les pelait pour préparer des liqueurs avec leur écorce, remontaient une petite rue de jardins et de villas, et débouchaient enfin sur la rue Aumerat grouillante d'une foule enfantine qui, au milieu des conversations des uns et des autres, attendait l'ouverture des portes.

Ensuite c'était la classe. Avec M. Bernard, cette classe était constamment intéressante pour la simple raison qu'il aimait passionnément son métier. Au-dehors, le soleil pouvait hurler sur les murs fauves pendant que la chaleur crépitait dans la salle elle-même pourtant plongée dans l'ombre des stores à grosses rayures jaunes et blanches. La pluie pouvait aussi bien tomber comme elle le fait en Algérie, en cataractes interminables, faisant de la rue un puits sombre et humide, la classe était à peine distraite. Seules les mouches par temps d'orage détournaient parfois l'attention des enfants. Elles étaient capturées et atterrissaient dans les encriers, où elles commençaient une mort hideuse, noyées dans les boues violettes qui emplissaient les petits encriers de porcelaine à tronc conique qu'on fichait dans les trous de la table. Mais la méthode de M. Bernard, qui consistait à ne rien céder sur la conduite et à rendre au contraire vivant et amusant son enseignement, triomphait même des mouches. Il savait toujours tirer au bon moment de son armoire aux trésors la collection de minéraux, l'herbier, les papillons

et les insectes naturalisés, les cartes ou... qui réveillaient l'intérêt fléchissant de ses élèves. Il était le seul dans l'école à avoir obtenu une lanterne magique et, deux fois par mois, il faisait des projections sur des sujets d'histoire naturelle ou de géographie. En arithmétique, il avait institué un concours de calcul mental qui forçait l'élève à la rapidité d'esprit. Il lançait à la classe, où tous devaient avoir les bras croisés, les termes d'une division, d'une multiplication ou parfois d'une addition un peu compliquée. Combien font 1 267 + 691. Le premier qui donnait le résultat juste était crédité d'un bon point à valoir sur le classement mensuel. Pour le reste, il utilisait les manuels avec compétence et précision... Les manuels étaient toujours ceux qui étaient en usage dans la métropole. Et ces enfants qui ne connaissaient que le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses et brèves, le sable des plages et la mer en flammes sous le soleil, lisaient avec application, faisant sonner les virgules et les points, des récits pour eux mythiques où des enfants à bonnet et cache-nez de laine, les pieds chaussés de sabots, rentraient chez eux dans le froid glacé en traînant des fagots sur des chemins couverts de neige, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le toit enneigé de la maison où la cheminée qui fumait leur faisait savoir que la soupe aux pois cuisait dans l'âtre. Pour Jacques, ces récits étaient l'exotisme même. Il en rêvait, peuplait ses rédactions de descriptions d'un monde qu'il n'avait jamais vu, et ne cessait de questionner sa grand-mère sur une chute de neige qui avait eu lieu pendant une heure vingt ans auparavant sur la région d'Alger. Ces récits faisaient partie pour lui de la puissante poésie de l'école, qui s'alimentait aussi de l'odeur de vernis des règles et des plumiers, de la saveur délicieuse de la bretelle de son cartable qu'il mâchouillait longuement en peinant sur son travail, de l'odeur amère et rêche de l'encre violette, surtout lorsque son tour était venu d'emplir les encriers avec une énorme bouteille sombre dans le bouchon duquel un tube de verre coudé était enfoncé, et Jacques reniflait avec bonheur l'orifice du tube, du doux contact des pages lisses et glacées de certains livres, d'où montait aussi une bonne odeur d'imprimerie et de colle, et, les jours de pluie enfin, de cette odeur de laine mouillée qui montait des cabans de laine au fond de la salle et qui était comme la préfiguration de cet univers édénique où les enfants en sabots et en bonnet de laine couraient à travers la neige vers la maison chaude.

Seule l'école donnait à Jacques et à Pierre ces joies. Et sans doute ce qu'ils aimaient si passionnément en elle, c'est ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, où la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même ; la misère est une forteresse sans pont-levis.

Mais ce n'était pas seulement cela, puisque Jacques se sentait le plus misérable des enfants, aux vacances, quand, pour se débarrasser de ce gamin infatigable, la grand-mère l'envoyait en colonie de vacances avec une cinquantaine d'autres enfants et une poignée de moniteurs, dans les montagnes

du Zaccar, à Miliana, où ils occupaient l'école équipée avec des dortoirs, mangeant et dormant confortablement, jouant ou se promenant à longueur de journées, surveillés par de gentilles infirmières, et avec tout cela, quand le soir arrivait, que l'ombre remontait à toute vitesse les pentes des montagnes et que de la caserne voisine le clairon commençait à jeter, dans l'énorme silence de la petite ville perdue dans les montagnes à une centaine de kilomètres de tout lieu vraiment visité, les notes mélancoliques du couvre-feu, l'enfant sentait monter en lui un désespoir sans bornes et criait en silence après la pauvre maison démunie de tout de son enfance[a].

Non, l'école ne leur fournissait pas seulement une évasion à la vie de famille. Dans la classe de M. Bernard du moins, elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l'enfant qu'à l'homme et qui est la faim de la découverte. Dans les autres classes, on leur apprenait sans doute beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies. On leur présentait une nourriture toute faite en les priant de vouloir bien l'avaler. Dans la classe de M. Germain[1], pour la première fois ils sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde. Et même leur maître ne se vouait pas seulement à leur apprendre ce qu'il était payé pour leur enseigner, il les accueillait avec simplicité dans sa vie personnelle, il la vivait avec eux, leur racontant son enfance et l'histoire d'enfants qu'il avait connus, leur exposait ses points de vue, non point ses idées, car il était par exemple anticlérical comme beaucoup de ses confrères et n'avait jamais en classe un seul mot contre la religion, ni contre rien de ce qui pouvait être l'objet d'un choix ou d'une conviction, mais il n'en condamnait qu'avec plus de force ce qui ne souffrait pas de discussion, le vol, la délation, l'indélicatesse, la malpropreté.

a. allonger et faire exaltation de l'école laïque.
1. Ici l'auteur donne à l'instituteur son vrai nom.

Mais surtout il leur parlait de la guerre encore toute proche et qu'il avait faite pendant quatre ans, des souffrances des soldats, de leur courage, de leur patience et du bonheur de l'armistice. À la fin de chaque trimestre, avant de les renvoyer en vacances, et de temps en temps, quand l'emploi du temps le lui permettait, il avait pris l'habitude de leur lire de longs extraits des *Croix de bois*[a] de Dorgelès. Pour Jacques, ces lectures lui ouvraient encore les portes de l'exotisme, mais d'un exotisme où la peur et le malheur rôdaient, bien qu'il ne fît jamais de rapprochement, sinon théorique, avec le père qu'il n'avait pas connu. Il écoutait seulement avec tout son cœur une histoire que son maître lisait avec tout son cœur et qui lui parlait à nouveau de la neige et de son cher hiver, mais aussi d'hommes singuliers, vêtus de lourdes étoffes raidies par la boue, qui parlaient un étrange langage, et vivaient dans des trous sous un plafond d'obus, de fusées et de

a. voir le volume.

balles. Lui et Pierre attendaient chaque lecture avec une impatience chaque fois plus grande. Cette guerre dont tout le monde parlait encore (et Jacques écoutait silencieusement mais de toutes ses oreilles Daniel quand il racontait à sa manière la bataille de la Marne, qu'il avait faite et dont il ne savait encore comment il était revenu quand, eux les zouaves, disait-il, on les avait fait mettre en tirailleurs et puis à la charge on descendait dans un ravin à la charge et il n'y avait personne devant eux et ils marchaient et tout d'un coup les mitrailleurs quand ils étaient à mi-pente tombaient les uns sur les autres et le fond du ravin plein de sang et ceux qui criaient maman c'était terrible), que les survivants ne pouvaient oublier et dont l'ombre planait sur tout ce qui se décidait autour d'eux et sur tous les projets qu'on faisait pour une histoire fascinante et plus extraordinaire que les contes de fées qu'on lisait dans d'autres classes et qu'ils auraient écoutés avec déception et ennui si M. Bernard s'était avisé de changer de programme. Mais il continuait, les scènes amusantes alternaient avec des descriptions terribles, et peu à peu les enfants africains faisaient la connaissance de... x y z qui faisaient partie de leur société, dont ils parlaient entre eux comme de vieux amis, présents et si vivants que Jacques du moins n'imaginait pas une seconde que, bien qu'ils vécussent dans la guerre, ils pussent risquer d'en être victimes. Et le jour, à la fin de l'année, où, parvenu à la fin du livre*, M. Bernard lut d'une voix plus sourde la mort de D., lorsqu'il referma le livre en silence, confronté avec son émotion et ses souvenirs, pour lever ensuite les yeux sur sa classe plongée dans la stupeur et le silence, il vit Jacques au premier rang qui le regardait fixement, le visage couvert de larmes, secoué de sanglots interminables, qui semblaient ne devoir jamais s'arrêter. « Allons petit, allons petit », dit M. Bernard d'une voix à peine perceptible, et il se leva pour aller ranger son livre dans l'armoire, le dos à la classe.

* roman

« Attends, petit », dit M. Bernard. Il se leva péniblement, passa l'ongle de son index sur les barreaux de la cage du canari, qui pépia de plus belle : « Ah ! Casimir, on a faim, on demande à son père », et il se [propagea] vers son petit bureau d'écolier au fond de la pièce, près de la cheminée. Il fourragea dans un tiroir, le referma, en ouvrit un autre, en tira quelque chose. « Tiens, dit-il, c'est pour toi. » Jacques reçut un livre couvert de papier brun d'épicerie et sans inscription sur la couverture. Avant même de l'ouvrir, il sut que c'était *Les Croix de bois*, l'exemplaire même sur lequel M. Bernard faisait la lecture en classe. « Non, non, dit-il, c'est... » Il voulait dire : c'est trop beau. Il ne trouvait pas de mots. M. Bernard hochait sa vieille tête. « Tu as pleuré le dernier jour, tu te souviens ? Depuis ce jour, ce livre t'appartient. » Et il se détourna pour cacher ses yeux soudain rougis. Il alla encore vers son bureau, puis, ses mains derrière le dos, revint vers Jacques et, brandissant sous son nez une courte et forte

règle rouge[a], lui dit en riant : « Tu te souviens du sucre d'orge ? — Ah, Monsieur Bernard, dit Jacques, vous l'avez donc gardé ! Vous savez que c'est interdit maintenant. — Peuh, c'était interdit à l'époque. Tu es témoin pourtant que je m'en servais ! » Jacques était témoin, car M. Bernard était pour les châtiments corporels. La punition ordinaire consistait seulement, il est vrai, en mauvais points, qu'il déduisait à la fin du mois du nombre de points acquis par l'élève et qui le faisaient descendre alors dans le classement général. Mais, dans les cas graves, M. Bernard ne se souciait nullement, comme le faisaient souvent ses collègues, d'envoyer le contrevenant chez le directeur. Il opérait lui-même suivant un rite immuable. « Mon pauvre Robert », disait-il avec calme et en gardant sa bonne humeur, « il va falloir passer au sucre d'orge ». Personne dans la classe ne réagissait (sinon pour rire sous cape, selon la règle constante du cœur humain qui veut que la punition des uns est ressentie comme une jouissance par les autres[b]). L'enfant se levait, pâle, mais la plupart du temps essayait de faire bonne contenance (certains sortaient de leur table en ravalant déjà leurs larmes et se dirigeaient vers le bureau à côté duquel se tenait déjà M. Bernard, devant le tableau noir). Toujours selon le rite, où entrait ici alors une pointe de sadisme, Robert ou Joseph allait prendre lui-même sur le bureau le « sucre d'orge » pour le remettre au sacrificateur.

a. *Les punitions.*
b. ou ce qui punit les uns fait jouir les autres.

Le sucre d'orge était une grosse et courte règle de bois rouge, tachée d'encre, déformée par des encoches et des entailles, que M. Bernard avait confisquée longtemps auparavant à un élève oublié ; l'élève la remettait à M. Bernard, qui la recevait d'un air généralement goguenard et qui écartait alors les jambes. L'enfant devait placer sa tête entre les genoux du maître qui, resserrant les cuisses, la maintenait fortement. Et sur les fesses ainsi offertes, M. Bernard plaçait selon l'offense un nombre variable de bons coups de règle répartis également sur chaque fesse. Les réactions à cette punition différaient suivant les élèves. Les uns gémissaient avant même de recevoir les coups, et le maître impavide remarquait alors qu'ils étaient en avance, les autres se protégeaient ingénument les fesses de leurs mains, que M. Bernard écartait alors d'un coup négligent. D'autres, sous la brûlure des coups de règle, ruaient férocement. Il y avait aussi ceux, dont faisait partie Jacques, qui subissaient les coups sans mot dire, frémissant, et qui regagnaient leur place en ravalant de grosses larmes. Dans l'ensemble, cependant, cette punition était acceptée sans amertume, d'abord parce que presque tous ces enfants étaient battus chez eux et que la correction leur paraissait un mode naturel d'éducation, ensuite parce que l'équité du maître était absolue, qu'on savait d'avance quelle sorte d'infractions, toujours les mêmes, entraînait la cérémonie expiatoire, et tous ceux qui franchissaient la limite des actions ne relevant que du mauvais point savaient ce qu'ils risquaient, et que la sentence était appli-

quée aux premiers comme aux derniers avec une égalité chaleureuse. Jacques, que M. Bernard aimait visiblement beaucoup, y passait comme les autres, et il dut même y passer le lendemain du jour où M. Bernard lui avait manifesté publiquement sa préférence. Alors que Jacques se trouvait au tableau noir et que, sur une bonne réponse, M. Bernard lui avait caressé la joue, une voix ayant murmuré : « chouchou » dans la salle, M. Bernard l'avait pris contre lui et avait dit avec une sorte de gravité : « Oui, j'ai une préférence pour Cormery comme pour tous ceux d'entre vous qui ont perdu leur père à la guerre. Moi, j'ai fait la guerre avec leurs pères et je suis vivant. J'essaie de remplacer ici au moins mes camarades morts. Et maintenant, si quelqu'un veut dire que j'ai des "chouchous", qu'il parle ! » Cette harangue fut accueillie par un silence total. À la sortie, Jacques demanda qui l'avait appelé « chouchou ». Accepter en effet une telle insulte sans réagir revenait à perdre l'honneur. « Moi », dit Munoz, un grand garçon blond assez mou et incolore, qui se manifestait rarement mais qui avait toujours manifesté son antipathie à Jacques. « Bon, dit Jacques. Alors la putain de ta mère[a]. » C'était là aussi une injure rituelle qui entraînait immédiatement la bataille, l'insulte à la mère et aux morts étant de toute éternité la plus grave sur les bords de la Méditerranée. Munoz hésitait cependant. Mais les rites sont les rites, et les autres parlèrent pour lui. « Allez, au champ vert. » Le champ vert était, non

a. et la putain de tes morts.

loin de l'école, une sorte de terrain vague où croissait par croûtes une herbe chétive et qui était encombré de vieux cercles, de boîtes de conserve et de tonneaux pourris. C'est là qu'avaient lieu les « donnades ». Les donnades étaient simplement des duels, où le poing remplaçait l'épée, mais qui obéissaient à un cérémonial identique, dans son esprit au moins. Ils visaient en effet à vider une querelle où l'honneur d'un des adversaires était en jeu, soit qu'on eût insulté ses ascendants directs ou ses aïeux, soit qu'on eût déprécié sa nationalité ou sa race, soit qu'il eût été dénoncé ou accusé de l'être, volé ou accusé d'avoir volé, ou encore pour des raisons plus obscures telles qu'il en naît tous les jours dans une société d'enfants. Lorsqu'un des élèves estimait, ou surtout lorsqu'on estimait à sa place (et qu'il s'en rendait compte), qu'il avait été offensé de telle manière qu'il fallait laver l'offense, la formule rituelle était : « À quatre heures, au champ vert. » Dès que la formule était prononcée, l'excitation tombait et les commentaires cessaient. Chacun des adversaires se retirait, suivi de ses camarades. Pendant les classes qui suivaient, la nouvelle courait de banc à banc avec le nom des champions que les camarades lorgnaient du coin de l'œil et qui affectaient en conséquence le calme et la résolution propres à la virilité. Intérieurement, c'était autre chose, et les plus courageux étaient distraits de leur travail par l'angoisse de voir arriver le moment où il faudrait affronter la violence. Mais il ne fallait pas que les camarades du camp adverse puissent ricaner et accuser le

champion, selon l'expression consacrée, de « serrer les fesses ».

Jacques, ayant fait son devoir d'homme en provoquant Munoz, les serrait en tout cas généreusement, comme chaque fois qu'il se mettait en situation d'affronter la violence et de l'exercer. Mais sa résolution était prise et il n'était pas question une seule seconde, dans son esprit, qu'il pût reculer. C'était l'ordre des choses, et il savait aussi que ce léger écœurement qui lui serrait le cœur avant l'action disparaîtrait au moment du combat, emporté par sa propre violence, qui d'ailleurs le desservait tactiquement autant qu'elle le servait... et qui lui avait valu à[1].

Le soir du combat avec Munoz, tout se déroula selon les rites. Les combattants, suivis de leurs supporters transformés en soigneurs et qui déjà portaient le cartable du champion, gagnèrent les premiers le champ vert, suivis par tous ceux que la bagarre attirait et qui, sur le champ de bataille, entouraient pour finir les adversaires, qui se débarrassaient de leur pèlerine et de leur veste dans les mains de leurs soigneurs. Cette fois-là, son impétuosité servit Jacques qui avança le premier, sans trop de conviction, fit reculer Munoz qui, reculant en désordre et parant maladroitement les crochets de son adversaire, atteignit Jacques à la joue d'un coup qui lui fit mal et le remplit de colère rendue plus aveugle encore par les cris, les rires, les encouragements de l'assistance. Il se rua vers Munoz, fit pleuvoir une grêle de coups de poing sur lui, le désempara, et fut assez heureux pour placer un crochet rageur sur l'œil droit du malheureux qui, en plein déséquilibre, tomba piteusement sur les fesses, pleurant d'un œil, pendant que l'autre gonflait immédiatement. L'œil au beurre noir, coup royal et très recherché parce qu'il consacrait pour plusieurs jours, et de manière visible, le triomphe du vainqueur, fit pousser à toute l'assistance des hurlements de Sioux. Munoz ne se releva pas tout de suite, et aussitôt Pierre, l'ami intime, intervint avec autorité pour déclarer Jacques vainqueur, lui enfiler sa veste, le couvrir de sa pèlerine et l'emmener, entouré d'un cortège d'admirateurs, pendant que Munoz se relevait, toujours pleurant, et se rhabillait au milieu d'un petit cercle consterné. Jacques, étourdi par la rapidité d'une victoire qu'il n'espérait pas si complète, entendait à peine autour de lui les félicitations et les récits du combat déjà enjolivé. Il voulait être content, il l'était quelque part dans sa vanité, et cependant, au moment de sortir du champ vert, se retournant sur Munoz, une morne tristesse lui serra soudain le cœur en voyant le visage déconfit de celui qu'il avait frappé. Et il connut ainsi que la guerre n'est pas bonne, puisque vaincre un homme est aussi amer que d'en être vaincu.

Pour parfaire encore son éducation, on lui fit connaître sans délai que la roche Tarpéienne est près du Capitole. Le lendemain, en effet, sous les bourrades admiratives de ses camarades, il se crut obligé de prendre un air faraud et de crâner.

1. Le passage s'arrête ici.

Comme, au début de la classe, Munoz ne répondait pas à l'appel, les voisins de Jacques commentaient cette absence par des ricanements ironiques et des clins d'œil au vainqueur, Jacques eut la faiblesse de montrer à ses camarades son œil à demi fermé en gonflant sa joue, et, sans se rendre compte que M. Bernard le regardait, en se livrant à une grotesque mimique qui disparut en un clin d'œil lorsque la voix du maître résonna dans la salle soudain silencieuse : « Mon pauvre chouchou, disait ce pince-sans-rire, tu as droit comme les autres au sucre d'orge. » Le triomphateur dut se lever, chercher l'instrument de supplice, et entra, dans la fraîche odeur d'eau de Cologne qui entourait M. Bernard, prendre enfin la posture ignominieuse du supplice.

L'affaire Munoz ne devait pas se conclure sur cette leçon de philosophie pratique. L'absence du garçon dura deux jours, et Jacques était vaguement inquiet malgré ses airs farauds lorsque, le troisième jour, un grand élève entra dans la classe et prévint M. Bernard que le directeur demandait l'élève Cormery. On n'était appelé chez le directeur que dans des cas graves, et l'instituteur, levant ses gros sourcils, dit seulement : « Dépêche-toi, moustique. J'espère que tu n'as pas fait de bêtise. » Jacques, les jambes molles, suivait le grand élève le long de la galerie au-dessus de la cour cimentée et plantée de faux poivriers dont l'ombre grêle ne protégeait pas de la chaleur torride, jusqu'au bureau du directeur qui se trouvait à l'autre extrémité de la galerie. La première chose qu'il vit en entrant fut, devant le bureau du

directeur, Munoz encadré par une dame et un monsieur à l'air renfrogné. Malgré l'œil tuméfié et complètement fermé qui défigurait son camarade, il eut une sensation de soulagement à le retrouver vivant. Mais il n'eut pas le temps de savourer ce soulagement. « Est-ce toi qui as frappé ton camarade ? » dit le directeur, un petit homme chauve au visage rose et à la voix énergique. « Oui », dit Jacques d'une voix blanche. « Je vous l'avais dit, monsieur, dit la dame. André n'est pas un voyou. » « On s'est battus, dit Jacques. — Je n'ai pas à le savoir, dit le directeur. Tu sais que j'interdis toute bataille, même en dehors de l'école. Tu as blessé ton camarade et tu aurais pu le blesser encore plus gravement. À titre de premier avertissement, tu garderas le piquet pendant une semaine à toutes les récréations. Si tu recommences, tu seras mis à la porte. J'aviserai tes parents de ta punition. Tu peux retourner dans ta classe. » Jacques, sidéré, restait immobile. « Va », dit le directeur. « Eh bien, Fantômas ? » dit M. Bernard quand Jacques rentra dans la classe. Jacques pleurait. « Allez, je t'écoute. » L'enfant, d'une voix entrecoupée, annonça d'abord la punition, puis que les parents de Munoz avaient porté plainte et révéla ensuite la bataille. « Pourquoi vous êtes-vous battus ? — Il m'a appelé "chouchou". — Une deuxième fois ? — Non, ici, en classe. — Ah ! c'était lui ! Et tu estimais que je ne t'avais pas assez défendu. » Jacques regardait M. Bernard de tout son cœur. « Oh si ! Oh si ! Vous... » Et il éclata en vrais sanglots. « Va t'asseoir, dit M. Bernard. — Ce n'est pas juste »,

dit l'enfant dans les larmes. « Si », lui dit doucement[1].

Le lendemain, à la récréation, Jacques se mit au piquet dans le fond du préau, le dos tourné à la cour, aux cris joyeux des camarades. Il changeait d'appui sur ses jambes[a], il mourait d'envie de courir lui aussi. De temps en temps, il jetait un regard en arrière et voyait M. Bernard qui se promenait avec ses collègues dans un coin de la cour sans le regarder. Mais, le deuxième jour, il ne le vit pas arriver dans son dos et lui claquer doucement la nuque : « Ne fais pas cette tête, rasemottes. Munoz est au piquet aussi. Tiens, je t'autorise à regarder. » De l'autre côté de la cour, Munoz était seul en effet et morose. « Tes complices refusent de jouer avec lui pendant toute la semaine où tu seras au piquet. » M. Bernard riait. « Tu vois, vous êtes punis tous les deux. C'est régulier. » Et il se pencha vers l'enfant pour lui dire, avec un rire d'affection qui fit monter un flot de tendresse au cœur du condamné : « Dis donc, moustique, on ne croirait pas à te voir que tu as un tel crochet ! »

Cet homme-là, qui parlait aujourd'hui à son canari, et qui l'appelait « petit » alors qu'il avait quarante ans, Jacques n'avait jamais cessé de l'aimer, même lorsque les années, l'éloignement, puis enfin la Deuxième Guerre mondiale l'avaient en partie, puis tout à fait séparé de lui dont il était sans nouvelles, heureux comme un enfant au contraire

a. M'sieur il m'a fait une gambette
1. Le passage s'arrête là.

lorsqu'en 1945 un territorial âgé en capote de soldat était venu sonner chez lui, à Paris, et c'était M. Bernard qui s'était engagé de nouveau, « pas pour la guerre, disait-il, mais contre Hitler, et toi aussi petit tu t'es battu, oh je savais que tu étais de la bonne race, tu n'as pas oublié ta mère non plus j'espère, bon ça, ta maman est ce qu'il y a de meilleur au monde, et maintenant je retourne à Alger, viens me voir », et Jacques allait le voir chaque année depuis quinze ans, chaque année comme aujourd'hui où il embrassait avant de partir le vieil homme ému qui lui tenait la main sur le pas de la porte, et c'était lui qui avait jeté Jacques dans le monde, prenant tout seul la responsabilité de le déraciner pour qu'il aille vers de plus grandes découvertes encore[a].

L'année scolaire tirait à sa fin, et M. Bernard avait ordonné à Jacques, à Pierre, à Fleury, une sorte de phénomène qui réussissait également bien dans toutes les matières, « il a la tête polytechnique », disait le maître, et Santiago, un beau jeune garçon qui avait moins de dons mais réussissait à force d'application : « Voilà, dit M. Bernard quand la classe fut vide. Vous êtes mes meilleurs élèves. J'ai décidé de vous présenter à la bourse des lycées et collèges. Si vous réussissez, vous aurez une bourse et vous pourrez faire toutes vos études au lycée jusqu'au baccalauréat. L'école primaire est la meilleure des écoles. Mais elle ne vous mènera à rien. Le lycée vous ouvre toutes les portes. Et j'aime mieux que ce soit des

a. La bourse

garçons pauvres comme vous qui entrent par ces portes. Mais pour ça, j'ai besoin de l'autorisation de vos parents. Trottez. »

Ils filèrent, interdits, et, sans même se consulter, se séparèrent. Jacques trouva sa grand-mère seule à la maison qui triait des lentilles sur la toile cirée de la table, dans la salle à manger. Il hésitait, et puis décida d'attendre l'arrivée de sa mère. Elle arriva, visiblement fatiguée, mit un tablier de cuisine et vint aider la grand-mère à trier les lentilles. Jacques proposa son aide, et on lui donna l'assiette de grosse porcelaine blanche sur laquelle il était plus facile de trier la pierre de la bonne lentille. Le nez dans l'assiette, il annonça la nouvelle. « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit la grand-mère. À quel âge on passe le bachot ? — Dans six ans », dit Jacques. La grand-mère repoussa son assiette. « Tu entends ? » dit-elle à Catherine Cormery. Elle n'avait pas entendu. Jacques, lentement, lui répéta la nouvelle. « Ah ! dit-elle, c'est parce que tu es intelligent. — Intelligent ou pas, on devait le mettre en apprentissage l'an prochain. Tu sais bien que nous n'avons pas d'argent. Il rapportera sa semaine. — C'est vrai », dit Catherine.

Le jour et la chaleur commençaient de se détendre au-dehors. À cette heure où les ateliers fonctionnaient à plein, le quartier était vide et silencieux. Jacques regardait la rue. Il ne savait pas ce qu'il voulait, sinon qu'il voulait obéir à M. Bernard. Mais, à neuf ans, il ne pouvait ni ne savait désobéir à sa grand-mère. Elle hésitait pourtant, visiblement. « Qu'est-ce que tu ferais après ? — Je ne sais pas. Peut-être instituteur, comme M. Bernard. — Oui, dans six ans ! » Elle triait ses lentilles plus lentement. « Ah ! dit-elle, et puis non, nous sommes trop pauvres. Tu diras à M. Bernard que nous ne pouvons pas. »

Le lendemain, les trois autres annoncèrent à Jacques que leurs familles avaient accepté. « Et toi ? — Je ne sais pas », dit-il, et de se sentir tout d'un coup plus pauvre encore que ses amis lui serrait le cœur. Après la classe, ils restèrent tous les quatre. Pierre, Fleury et Santiago donnèrent leur réponse. « Et toi, moustique ? — Je ne sais pas. » M. Bernard le regardait. « Ça va, dit-il aux autres. Mais il faudra travailler le soir après la classe avec moi. J'arrangerai ça, vous pouvez partir. » Quand ils sortirent, M. Bernard s'assit sur son fauteuil et attira Jacques près de lui. « Alors ? — Ma grand-mère dit que nous sommes trop pauvres et qu'il faut que je travaille l'an prochain. — Et ta mère ? — C'est ma grand-mère qui commande. — Je sais », dit M. Bernard. Il réfléchissait, puis il prit Jacques dans ses bras. « Écoute : il faut la comprendre. La vie est difficile pour elle. À elles deux, elles vous ont élevés, ton frère et toi, et elles ont fait de vous les bons garçons que vous êtes. Alors elle a peur, c'est forcé. Il faudra t'aider encore un peu malgré la bourse, et en tout cas tu ne rapporteras pas d'argent pendant six ans à la maison. Tu la comprends ? » Jacques secoua la tête de bas en haut sans regarder son maître. « Bon. Mais peut-être on peut lui expliquer. Prends ton cartable, je viens avec toi ! — À la maison ? dit Jacques. — Mais oui, ça me fera plaisir de revoir ta mère. »

Un moment après, M. Bernard, sous les yeux interdits de Jacques, frappait à la porte de sa maison. La grand-mère vint ouvrir en s'essuyant les mains avec son tablier dont le cordon trop serré fait rebondir son ventre de vieille femme. Quand elle vit l'instituteur, elle eut un geste vers ses cheveux pour les peigner. « Alors, la mémé, dit M. Bernard, en plein travail, comme d'habitude ? Ah ! vous avez du mérite. » La grand-mère faisait entrer le visiteur dans la chambre, qu'il fallait traverser pour aller dans la salle à manger, l'installait près de la table, sortait des verres et de l'anisette. « Ne vous dérangez pas, je suis venu faire un bout de conversation avec vous. » Pour commencer, il l'interrogea sur ses enfants, puis sur sa vie à la ferme, sur son mari, il parla de ses propres enfants. À ce moment, Catherine Cormery entra, s'affola, appela M. Bernard « Monsieur le Maître » et repartit dans sa chambre se peigner et mettre un tablier frais, et vint s'installer sur un bout de chaise un peu à l'écart de la table. « Toi, dit M. Bernard à Jacques, va voir dans la rue si j'y suis. Vous comprenez, dit-il à la grand-mère, je vais dire du bien de lui et il est capable de croire que c'est la vérité... » Jacques sortit, dévala les escaliers et se posta sur le pas de la porte d'entrée. Il y était encore une heure plus tard, et la rue s'animait déjà, le ciel à travers les ficus virait au vert, quand M. Bernard déboucha de l'escalier et surgit dans son dos. Il lui grattait la tête. « Eh bien ! dit-il, c'est entendu. Ta grand-mère est une brave femme. Quant à ta mère... Ah ! dit-il, ne l'oublie jamais. » « Monsieur », dit soudain la

grand-mère qui surgissait du couloir. Elle tenait son tablier d'une main et essuyait ses yeux. « J'ai oublié... vous m'avez dit que vous donneriez des leçons supplémentaires à Jacques. — Bien sûr, dit M. Bernard. Et il ne va pas s'amuser croyez-moi. — Mais nous ne pourrons pas vous payer. » M. Bernard la regardait attentivement. Il tenait Jacques par les épaules. « Ne vous en faites pas », et il secouait Jacques, « il m'a déjà payé ». Il était déjà parti, et la grand-mère prenait Jacques par la main pour remonter à l'appartement, et pour la première fois elle lui serrait la main, très fort, avec une sorte de tendresse désespérée. « Mon petit, disait-elle, mon petit. »

Pendant un mois, tous les jours après la classe, M. Bernard gardait les quatre enfants pendant deux heures et les faisait travailler. Jacques rentrait le soir à la fois fatigué et excité et se mettait encore à ses devoirs. La grand-mère le regardait avec un mélange de tristesse et de fierté. « Il a bonne tête », disait Ernest, convaincu, en se frappant le crâne du poing. « Oui, disait la grand-mère. Mais qu'allons-nous devenir ? » Un soir, elle sursauta : « Et sa première communion ? » À vrai dire, la religion ne tenait aucune place dans la famille[1]. Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtiments de l'au-delà. Quand on disait de quelqu'un, devant la grand-mère, qu'il était mort : « Bon, disait-elle, il ne

1. En marge : trois lignes illisibles.

Un moment après, M. Bernard, sous les yeux interdits de Jacques, frappait à la porte de sa maison. La grand-mère vint ouvrir en s'essuyant les mains avec son tablier dont le cordon trop serré fait rebondir son ventre de vieille femme. Quand elle vit l'instituteur, elle eut un geste vers ses cheveux pour les peigner. « Alors, la mémé, dit M. Bernard, en plein travail, comme d'habitude ? Ah ! vous avez du mérite. » La grand-mère faisait entrer le visiteur dans la chambre, qu'il fallait traverser pour aller dans la salle à manger, l'installait près de la table, sortait des verres et de l'anisette. « Ne vous dérangez pas, je suis venu faire un bout de conversation avec vous. » Pour commencer, il l'interrogea sur ses enfants, puis sur sa vie à la ferme, sur son mari, il parla de ses propres enfants. À ce moment, Catherine Cormery entra, s'affola, appela M. Bernard « Monsieur le Maître » et repartit dans sa chambre se peigner et mettre un tablier frais, et vint s'installer sur un bout de chaise un peu à l'écart de la table. « Toi, dit M. Bernard à Jacques, va voir dans la rue si j'y suis. Vous comprenez, dit-il à la grand-mère, je vais dire du bien de lui et il est capable de croire que c'est la vérité... » Jacques sortit, dévala les escaliers et se posta sur le pas de la porte d'entrée. Il y était encore une heure plus tard, et la rue s'animait déjà, le ciel à travers les ficus virait au vert, quand M. Bernard déboucha de l'escalier et surgit dans son dos. Il lui grattait la tête. « Eh bien ! dit-il, c'est entendu. Ta grand-mère est une brave femme. Quant à ta mère... Ah ! dit-il, ne l'oublie jamais. » « Monsieur », dit soudain la

grand-mère qui surgissait du couloir. Elle tenait son tablier d'une main et essuyait ses yeux. « J'ai oublié... vous m'avez dit que vous donneriez des leçons supplémentaires à Jacques. — Bien sûr, dit M. Bernard. Et il ne va pas s'amuser croyez-moi. — Mais nous ne pourrons pas vous payer. » M. Bernard la regardait attentivement. Il tenait Jacques par les épaules. « Ne vous en faites pas », et il secouait Jacques, « il m'a déjà payé ». Il était déjà parti, et la grand-mère prenait Jacques par la main pour remonter à l'appartement, et pour la première fois elle lui serrait la main, très fort, avec une sorte de tendresse désespérée. « Mon petit, disait-elle, mon petit. »

Pendant un mois, tous les jours après la classe, M. Bernard gardait les quatre enfants pendant deux heures et les faisait travailler. Jacques rentrait le soir à la fois fatigué et excité et se mettait encore à ses devoirs. La grand-mère le regardait avec un mélange de tristesse et de fierté. « Il a bonne tête », disait Ernest, convaincu, en se frappant le crâne du poing. « Oui, disait la grand-mère. Mais qu'allons-nous devenir ? » Un soir, elle sursauta : « Et sa première communion ? » À vrai dire, la religion ne tenait aucune place dans la famille[1]. Personne n'allait à la messe, personne n'invoquait ou n'enseignait les commandements divins, et personne non plus ne faisait allusion aux récompenses et aux châtiments de l'au-delà. Quand on disait de quelqu'un, devant la grand-mère, qu'il était mort : « Bon, disait-elle, il ne

1. En marge : trois lignes illisibles.

pétera plus. » S'il s'agissait de quelqu'un pour qui elle était censée au moins avoir de l'affection : « Le pauvre, disait-elle, il était encore jeune », même si le défunt se trouvait être depuis longtemps dans l'âge de la mort. Ce n'était pas inconscience chez elle. Car elle avait beaucoup vu mourir autour d'elle. Ses deux enfants, son mari, son gendre et tous ses neveux à la guerre. Mais justement, la mort lui était aussi familière que le travail ou la pauvreté, elle n'y pensait pas mais la vivait en quelque sorte, et puis la nécessité du présent était trop forte pour elle plus encore que pour les Algériens en général, privés par leurs préoccupations et par leur destin collectif de cette piété funéraire qui fleurit au sommet des civilisations[a]. Pour eux, c'était une épreuve qu'il fallait affronter, comme ceux qui les avaient précédés, dont ils ne parlaient jamais, où ils essayeraient de montrer ce courage dont ils faisaient la vertu principale de l'homme, mais qu'en attendant il fallait essayer d'oublier et d'écarter. (D'où l'aspect rigolard que prenait tout enterrement. Le cousin Maurice ?) Si à cette disposition générale on ajoutait l'âpreté des luttes et du travail quotidien, sans compter, en ce qui concerne la famille de Jacques, l'usure terrible de la pauvreté, il devient difficile de trouver la place de la religion. Pour l'oncle Ernest qui vivait au niveau de la sensation, la religion était ce qu'il voyait, c'est-à-dire le curé et la pompe. Utilisant ses dons comiques, il ne manquait pas une occasion de

a. *La mort en Algérie.*

mimer les cérémonies de la messe, les ornant d'onomatopées [filées] qui figuraient le latin, et pour finir jouant à la fois les fidèles qui baissaient la tête au son de la cloche et le prêtre qui, profitant de cette attitude, buvait subrepticement le vin de messe. Quant à Catherine Cormery, elle était la seule dont la douceur pût faire penser à la foi, mais justement la douceur était toute sa foi. Elle ne niait pas, ni approuvait, riant un peu aux plaisanteries de son frère, mais disait « Monsieur Curé » aux prêtres qu'elle rencontrait. Elle ne parlait jamais de Dieu. Ce mot-là, à vrai dire, Jacques ne l'avait jamais entendu prononcer pendant toute son enfance, et lui-même ne s'en inquiétait pas. La vie, mystérieuse et éclatante, suffisait à le remplir tout entier.

Avec tout cela, s'il était question dans sa famille d'un enterrement civil, il n'était pas rare que, paradoxalement, la grand-mère ou même l'oncle se missent à déplorer l'absence de prêtre : « comme un chien », disaient-ils. C'est que la religion faisait partie pour eux, comme pour la majorité des Algériens, de la vie sociale et d'elle seulement. On était catholique comme on est français, cela oblige à un certain nombre de rites. À vrai dire, ces rites étaient exactement au nombre de quatre : le baptême, la première communion, le sacrement du mariage (s'il y avait mariage) et les derniers sacrements. Entre ces cérémonies forcément très espacées, on s'occupait d'autre chose, et d'abord de survivre.

Il allait donc de soi que Jacques devait faire sa première communion comme l'avait faite Henri,

pétera plus. » S'il s'agissait de quelqu'un pour qui elle était censée au moins avoir de l'affection : « Le pauvre, disait-elle, il était encore jeune », même si le défunt se trouvait être depuis longtemps dans l'âge de la mort. Ce n'était pas inconscience chez elle. Car elle avait beaucoup vu mourir autour d'elle. Ses deux enfants, son mari, son gendre et tous ses neveux à la guerre. Mais justement, la mort lui était aussi familière que le travail ou la pauvreté, elle n'y pensait pas mais la vivait en quelque sorte, et puis la nécessité du présent était trop forte pour elle plus encore que pour les Algériens en général, privés par leurs préoccupations et par leur destin collectif de cette piété funéraire qui fleurit au sommet des civilisations[a]. Pour eux, c'était une épreuve qu'il fallait affronter, comme ceux qui les avaient précédés, dont ils ne parlaient jamais, où ils essayeraient de montrer ce courage dont ils faisaient la vertu principale de l'homme, mais qu'en attendant il fallait essayer d'oublier et d'écarter. (D'où l'aspect rigolard que prenait tout enterrement. Le cousin Maurice ?) Si à cette disposition générale on ajoutait l'âpreté des luttes et du travail quotidien, sans compter, en ce qui concerne la famille de Jacques, l'usure terrible de la pauvreté, il devient difficile de trouver la place de la religion. Pour l'oncle Ernest qui vivait au niveau de la sensation, la religion était ce qu'il voyait, c'est-à-dire le curé et la pompe. Utilisant ses dons comiques, il ne manquait pas une occasion de

a. *La mort en Algérie.*

mimer les cérémonies de la messe, les ornant d'onomatopées [filées] qui figuraient le latin, et pour finir jouant à la fois les fidèles qui baissaient la tête au son de la cloche et le prêtre qui, profitant de cette attitude, buvait subrepticement le vin de messe. Quant à Catherine Cormery, elle était la seule dont la douceur pût faire penser à la foi, mais justement la douceur était toute sa foi. Elle ne niait pas, ni approuvait, riant un peu aux plaisanteries de son frère, mais disait « Monsieur Curé » aux prêtres qu'elle rencontrait. Elle ne parlait jamais de Dieu. Ce mot-là, à vrai dire, Jacques ne l'avait jamais entendu prononcer pendant toute son enfance, et lui-même ne s'en inquiétait pas. La vie, mystérieuse et éclatante, suffisait à le remplir tout entier.

Avec tout cela, s'il était question dans sa famille d'un enterrement civil, il n'était pas rare que, paradoxalement, la grand-mère ou même l'oncle se missent à déplorer l'absence de prêtre : « comme un chien », disaient-ils. C'est que la religion faisait partie pour eux, comme pour la majorité des Algériens, de la vie sociale et d'elle seulement. On était catholique comme on est français, cela oblige à un certain nombre de rites. À vrai dire, ces rites étaient exactement au nombre de quatre : le baptême, la première communion, le sacrement du mariage (s'il y avait mariage) et les derniers sacrements. Entre ces cérémonies forcément très espacées, on s'occupait d'autre chose, et d'abord de survivre.

Il allait donc de soi que Jacques devait faire sa première communion comme l'avait faite Henri,

qui gardait le plus mauvais souvenir non de la cérémonie elle-même mais de ses conséquences sociales et principalement des visites qu'il avait été obligé de faire ensuite pendant plusieurs jours, brassard au bras, aux amis et aux parents qui étaient tenus de lui faire un petit cadeau d'argent, que l'enfant recevait avec gêne et dont le montant était ensuite récupéré par la grand-mère qui en rétrocédait à Henri une toute petite part, gardant le reste parce que la communion « coûtait ». Mais cette cérémonie avait lieu aux environs de la douzième année de l'enfant, qui pendant deux ans devait suivre l'enseignement du catéchisme. Jacques n'aurait donc à faire sa première communion qu'à sa deuxième ou troisième année de lycée. Mais justement, la grand-mère avait sursauté à cette idée. Elle se faisait du lycée une idée obscure et un peu effrayante, comme d'un lieu où il fallait travailler dix fois plus qu'à l'école communale puisque ces études menaient à de meilleures situations et que, dans son esprit, aucune amélioration matérielle ne pouvait s'acquérir sans un surcroît de travail. Elle souhaitait d'autre part de toutes ses forces le succès de Jacques en raison des sacrifices qu'elle venait d'accepter d'avance, et elle imaginait que le temps du catéchisme serait enlevé à celui du travail. « Non, dit-elle, tu ne peux pas être à la fois au lycée et au catéchisme. — Bon. Je ne ferai pas ma première communion », dit Jacques qui pensait surtout échapper à la corvée des visites et à l'humiliation insupportable pour lui de recevoir de l'argent. La grand-mère le regarda. « Pourquoi ? Ça peut s'arranger. Habille-toi. Nous allons voir le curé. » Elle se leva et passa d'un air décidé dans sa chambre. Quand elle revint, elle avait ôté son caraco et sa jupe de travail, mis son unique robe de sortie [ ][1] boutonnée jusqu'au cou, et elle avait noué autour de sa tête son foulard de soie noire. Les bandeaux de cheveux blancs bordaient le foulard, les yeux clairs et la bouche ferme lui donnaient l'air même de la décision.

À la sacristie de l'église Saint-Charles, une affreuse bâtisse en gothique moderne, elle était assise, tenant la main de Jacques debout près d'elle, devant le curé, un gros homme d'une soixantaine d'années, au visage rond, un peu mou, avec un gros nez, sa bouche épaisse au bon sourire sous la couronne de cheveux argentés, et qui tenait ses mains jointes sur sa robe tendue par ses genoux écartés. « Je veux, dit la grand-mère, que le petit fasse sa première communion. — C'est très bien, madame, nous en ferons un bon chrétien. Quel âge a-t-il ? — Neuf ans. — Vous avez raison de lui faire suivre le catéchisme très tôt. En trois ans, il sera parfaitement préparé à ce grand jour. — Non, dit la grand-mère sèchement. Il doit la faire tout de suite. — Tout de suite ? Mais les communions vont se faire dans un mois, et il ne peut se présenter à l'autel qu'après deux ans au moins de catéchisme. » La grand-mère expliqua la situation. Mais le curé n'était nullement convaincu de l'impossibilité de mener de front les études secondaires et l'instruction reli-

1. Un mot illisible.

gieuse. Avec patience et bonté, il invoquait son expérience, donnait des exemples... La grand-mère se leva. « Dans ce cas, il ne fera pas sa première communion. Viens, Jacques », et elle entraîna l'enfant vers la sortie. Mais le curé se précipitait derrière eux. « Attendez, madame, attendez. » Il la ramena doucement à sa place, essaya de la raisonner. Mais la grand-mère secouait la tête comme une vieille mule obstinée. « C'est tout de suite ou il s'en passera. » Finalement, le curé céda. Il fut convenu qu'après avoir reçu une instruction religieuse accélérée, Jacques communierait un mois après. Et le prêtre, secouant la tête, les raccompagna jusqu'à la porte, où il caressa la joue de l'enfant. « Écoute bien ce qu'on te dira », dit-il. Et il le regardait avec une sorte de tristesse.

Jacques cumula donc les leçons supplémentaires avec M. Germain et les cours de catéchisme du jeudi et du samedi soir. Les examens de la bourse et la première communion approchaient en même temps, et ses journées étaient surchargées, ne laissant plus de place aux jeux, même et surtout le dimanche où, quand il pouvait lâcher ses cahiers, sa grand-mère le chargeait de travaux domestiques et de courses en invoquant les futurs sacrifices que la famille consentirait pour son éducation et cette longue suite d'années où il ne ferait plus rien pour la maison. « Mais, dit Jacques, je vais peut-être échouer. L'examen est difficile. » Et, d'une certaine manière, il lui arrivait de le souhaiter, trouvant déjà trop lourd pour sa jeune fierté le poids de ces sacrifices dont on lui parlait constamment. La grand-mère le regardait interdite. Elle n'avait pas pensé à cette éventualité. Puis elle haussait les épaules et, sans souci de la contradiction : « Je te le conseille, dit-elle. Tu te feras chauffer les fesses. » Les cours de catéchisme étaient faits par le deuxième curé de la paroisse, grand et même interminable dans sa longue robe noire, sec, le nez en bec d'aigle et les joues creusées, aussi dur que le vieux curé était doux et bon. Sa méthode d'enseignement était la récitation et, bien qu'elle fût primitive, elle était peut-être la seule vraiment adaptée au petit peuple fruste et buté qu'il avait mission de former spirituellement. Il fallait apprendre les questions et les réponses : « Qu'est-ce que Dieu... ?...[a] » Ces mots ne signifiaient strictement rien pour les jeunes catéchumènes, et Jacques, qui avait une excellente mémoire, les récitait imperturbablement sans jamais les comprendre. Quand un autre enfant récitait, il rêvait, bayait aux corneilles ou grimaçait avec ses camarades. C'est une de ces grimaces que le grand curé surprit un jour, et, croyant qu'elle lui était adressée, jugea bon de faire respecter le caractère sacré dont il était investi, appela Jacques devant toute l'assemblée des enfants, et là, de sa longue main osseuse, sans autre explication, le gifla à toute volée. Jacques sous la force du coup faillit tomber. « Va à ta place, maintenant », dit le curé. L'enfant le regarda, sans une larme (et toute sa vie ce fut la bonté et l'amour qui le firent pleurer, jamais le mal ou la persécution qui renforçaient son cœur

a. Voir un cathéchisme

et sa décision au contraire), et regagna son banc. La partie gauche de son visage brûlait, il avait un goût de sang dans la bouche. Du bout de la langue, il découvrit que l'intérieur de la joue s'était ouvert sous le coup et saignait. Il avala son sang.

Pendant tout le reste des cours de catéchisme, il fut absent, regardant calmement, sans reproche comme sans amitié, le prêtre quand il lui parlait, récitant sans une faute les questions et les réponses touchant à la personne divine et au sacrifice du Christ, et, à cent lieues de l'endroit où il récitait, rêvant à ce double examen qui finalement n'en faisait qu'un. Enfoncé dans le travail comme dans le même rêve qui continuait, ému seulement mais d'une manière obscure par les messes du soir qui allaient se multipliant dans l'affreuse église froide, mais où l'orgue lui faisait entendre une musique qu'il entendait pour la première fois, n'ayant jamais écouté jusque-là que des refrains stupides, rêvant alors plus épaissement, plus profondément d'un rêve peuplé des chatoiements d'or dans la demi-obscurité des objets et des vêtements sacerdotaux, à la rencontre enfin du mystère, mais d'un mystère sans nom où les personnes divines nommées et rigoureusement définies par le catéchisme n'avaient rien à faire ni à voir, qui prolongeaient simplement le monde nu où il vivait ; le mystère chaleureux, intérieur et imprécis, où il baignait alors élargissait seulement le mystère quotidien du discret sourire ou du silence de sa mère lorsqu'il entrait dans la salle à manger, le soir venu, et que,

seule à la maison, elle n'avait pas allumé la lampe à pétrole, laissant la nuit envahir peu à peu la pièce, elle-même comme une forme plus obscure et plus dense encore qui regardait pensivement à travers la fenêtre les mouvements animés, mais silencieux pour elle, de la rue, et l'enfant s'arrêtait alors sur le pas de la porte, le cœur serré, plein d'un amour désespéré pour sa mère et ce qui, dans sa mère, n'appartenait pas ou plus au monde et à la vulgarité des jours. Puis ce fut la première communion, dont Jacques n'avait gardé que peu de souvenir sinon la confession de la veille, où il avait avoué les seules actions dont on lui avait dit qu'elles étaient fautives, c'est-à-dire peu de choses, et « n'avez-vous pas eu de pensées coupables ? — Si, mon père », dit l'enfant à tout hasard bien qu'il ignorât comment une pensée pouvait être coupable, et jusqu'au lendemain il vécut dans la crainte de laisser échapper sans le savoir une pensée coupable ou, ce qui lui était plus clair, une de ces paroles malsonnantes qui peuplaient son vocabulaire d'écolier, et tant bien que mal il retint au moins les paroles jusqu'au matin de la cérémonie, où, habillé d'un costume marin, d'un brassard, muni d'un petit missel et d'un chapelet de petites boules blanches, le tout offert par les parents les moins pauvres (la tante Marguerite, etc.), brandissant un cierge dans l'allée centrale au milieu d'une file d'autres enfants portant des cierges sous les regards extasiés des parents debout dans les travées, et le tonnerre de la musique qui éclata alors le glaça, l'emplit d'effroi et d'une extraordinaire exalta-

tion où pour la première fois il sentit sa force, sa capacité infinie de triomphe et de vie, exaltation qui l'habita pendant toute la cérémonie, le rendant distrait à tout ce qui se passait, y compris l'instant de communion, et encore durant le retour et le repas où les parents avaient été invités autour d'une table plus [opulente] que d'habitude qui excita peu à peu les convives habitués à peu manger et à boire, jusqu'à ce qu'une énorme gaieté emplît peu à peu la pièce, qui détruisit l'exaltation de Jacques et même le déconcerta à ce point qu'au moment du dessert, au sommet de l'excitation générale, il éclata en sanglots. « Qu'est-ce qui te prend ? dit la grand-mère. — Je ne sais pas, je ne sais », et la grand-mère exaspérée le gifla. « Comme ça, dit-elle, tu sauras pourquoi tu pleures. » Mais il le savait en vérité, regardant sa mère qui par-dessus la table lui faisait un petit sourire triste.

« Ça s'est bien passé, dit M. Bernard. Bon, eh bien, au travail maintenant. » Encore quelques journées de dur travail, et les dernières leçons eurent lieu chez M. Bernard lui-même (décrire l'appartement ?), et un matin, à l'arrêt du tramway, près de la maison de Jacques, les quatre élèves munis d'un sous-main, d'une règle et d'un plumier se tenaient autour de M. Germain, tandis qu'au balcon de sa maison Jacques voyait sa mère et sa grand-mère penchées en avant et qui leur faisaient de grands signes.

Le lycée où avaient lieu les examens se trouvait de l'autre côté exactement, à l'autre extrémité de l'arc de cercle que formait la ville autour du golfe,

dans un quartier autrefois opulent et morne, et devenu, par la vertu de l'immigration espagnole, un des plus populaires et des plus vivants d'Alger. Le lycée lui-même était une énorme bâtisse carrée surplombant la rue. On y accédait par deux escaliers de côté et un de face, large et monumental, que flanquaient de chaque côté de maigres jardins plantés de bananiers et de[1] protégés par des grilles contre le vandalisme des élèves. L'escalier central débouchait dans une galerie qui réunissait les deux escaliers de côté et où s'ouvrait la porte monumentale utilisée dans les grandes occasions, à côté de laquelle une porte beaucoup plus petite donnant sur la loge vitrée du concierge était utilisée ordinairement.

C'est dans cette galerie, au milieu des premiers élèves arrivés, qui, pour la plupart, cachaient leur trac sous des allures dégagées, sauf certains dont la mine pâlie et le silence avouaient l'anxiété, que M. Bernard et ses élèves attendaient, devant la porte close dans le petit matin encore frais et devant la rue encore humide que dans un moment le soleil couvrirait de poussière. Ils étaient d'une bonne demi-heure en avance, ils se taisaient, serrés autour de leur maître, qui ne trouvait rien à leur dire et qui soudain les quitta en disant qu'il reviendrait. Ils le virent revenir en effet un moment après, toujours élégant avec son chapeau au bord roulé et les guêtres qu'il avait mises ce jour-là, tenant de chaque main deux paquets en papier de soie simplement roulés en torsade à

1. Aucun mot ne figure à la suite dans le manuscrit.

l'extrémité pour qu'on puisse les tenir, et, quand il approcha, ils virent que le papier était taché de gras. « Voilà des croissants, dit M. Bernard. Mangez-en un maintenant et gardez l'autre pour dix heures. » Ils dirent merci et mangèrent, mais la pâte mâchée et indigeste passait difficilement leur gorge. « Ne vous affolez pas, répétait l'instituteur. Lisez bien l'énoncé du problème et le sujet de la rédaction. Lisez-les plusieurs fois. Vous avez le temps. » Oui, ils liraient plusieurs fois, ils lui obéiraient, à lui qui savait tout et auprès de qui la vie était sans obstacles, il suffisait de se laisser guider par lui. À ce moment, un brouhaha se fit près de la petite porte. La soixantaine d'élèves maintenant réunis se dirigea dans cette direction. Un appariteur avait ouvert la porte et lisait une liste. Le nom de Jacques fut appelé un des premiers. Il tenait alors la main de son maître, il hésita. « Va, mon fils », dit M. Bernard. Jacques, tremblant, se dirigea vers la porte et, au moment de la franchir, se retourna vers son maître. Il était là, grand, solide, il souriait tranquillement à Jacques et secouait la tête affirmativement[a].

À midi, M. Bernard les attendait à la sortie. Ils lui montrèrent leurs brouillons. Seul Santiago s'était trompé en faisant son problème. « Ta rédaction est très bonne », dit-il brièvement à Jacques. À une heure, il les raccompagna. À quatre heures, il était encore là et examinait leur travail. « Allons, dit-il, il faut attendre. » Deux jours après, ils étaient encore tous les cinq devant la petite porte à dix

a. vérifier programme bourse.

heures du matin. La porte s'ouvrit et l'appariteur lut à nouveau une liste beaucoup plus courte qui était cette fois celle des élus. Dans le brouhaha, Jacques n'entendit pas son nom. Mais il reçut une joyeuse claque sur la nuque et entendit M. Bernard lui dire : « Bravo, moustique. Tu es reçu. » Seul le gentil Santiago avait échoué, et ils le regardaient avec une sorte de tristesse distraite. « Ça ne fait rien, disait-il, ça ne fait rien. » Et Jacques ne savait plus où il était, ni ce qui arrivait, ils revenaient tous les quatre en tramway, « j'irai voir vos parents, disait M. Bernard, je passe d'abord chez Cormery puisqu'il est le plus proche », et dans la pauvre salle à manger maintenant pleine de femmes où se tenaient sa grand-mère, sa mère, qui avait pris un jour de congé à cette occasion (?), et les femmes Masson leurs voisines, il se tenait contre le flanc de son maître, respirant une dernière fois l'odeur d'eau de Cologne, collé contre la tiédeur chaleureuse de ce corps solide, et la grand-mère rayonnait devant les voisines. « Merci, Monsieur Bernard, merci », disait-elle pendant que M. Bernard caressait la tête de l'enfant. « Tu n'as plus besoin de moi, disait-il, tu auras des maîtres plus savants. Mais tu sais où je suis, viens me voir si tu as besoin que je t'aide. » Il partait et Jacques restait seul, perdu au milieu de ces femmes, puis il se précipitait à la fenêtre, regardant son maître qui le saluait une dernière fois et qui le laissait désormais seul, et, au lieu de la joie du succès, une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde

innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité, pour être jeté dans un monde inconnu, qui n'était plus le sien, où il ne pouvait croire que les maîtres fussent plus savants que celui-là dont le cœur savait tout, et il devrait désormais apprendre, comprendre sans aide, devenir un homme enfin sans le secours du seul homme qui lui avait porté secours, grandir et s'élever seul enfin, au prix le plus cher.

7

Mondovi : La colonisation et le père

[a]Maintenant, il était grand... Sur la route de Bône à Mondovi, la voiture où se trouvait J. Cormery croisait des jeeps hérissées de fusils et qui circulaient lentement...

« Monsieur Veillard ?

— Oui. »

Encadré dans la porte de sa petite ferme, l'homme qui regardait Jacques Cormery était petit mais trapu, avec les épaules rondes. De la main gauche il tenait sa porte ouverte, de la droite il étreignait fortement le chambranle, si bien que, tout en ouvrant le chemin de sa maison, il en interdisait le chemin. Il devait avoir une quarantaine d'années, si l'on en jugeait par ses rares cheveux grisonnants qui lui faisaient une tête romaine. Mais la peau tannée de son visage régulier aux yeux clairs, le corps un peu gourd mais sans graisse ni ventre dans son pantalon kaki, ses spartiates et sa chemise bleue à poches le faisaient paraître beaucoup plus jeune. Il écoutait, immobile, les

a. Voiture à cheval train bateau avion.